

L'Hippo d'Amérique de Jon Mooallem, titre original *American Hippopotamus* (extrait)

Avertissement

Aussi grotesque et improbable puisse-t-elle sembler, sachez que cette histoire est aussi vraie que sérieuse. La plupart des faits qui y sont rapportés sont irréfutables. Certains détails ont toutefois résisté à toutes mes tentatives de vérification et demeurent empreints de mystère. J'aimerais expliquer pourquoi.

Ceci est une histoire d'hippopotames, comme annoncé, mais c'est aussi l'histoire de deux hommes à la fois complexes et exceptionnels. Deux espions. Deux ennemis mortels. Chacun rêvait de tuer l'autre et s'attendait à en tirer une grande satisfaction. Des circonstances tout à fait farfelues, dans lesquelles les hippopotames occupent un rôle central, firent de ces rivaux des alliés et, plus encore, des amis. Mais, au bout du compte, leur opposition reprit le dessus.

Qu'importe la nature de la relation singulière qui unissait ces deux hommes, ils y furent fidèles. Tels des aimants, quelque chose en leur cœur repoussait constamment l'autre. Et pourtant, étrangement, leurs chemins convergèrent à répétition au cours de leur longue vie, avec en arrière-plan plusieurs phases tourmentées de l'histoire américaine. L'un de ces hommes était un patriote, reconnu pour son humilité et son intégrité sans faille. Il laissa des

comptes rendus détaillés de ce qu'il fit, pensa et ressentit. L'autre, ai-je découvert, était un mégalomane et un mythomane.

Ces deux hommes vous sembleront plus grands que nature, mais ils vécurent à une époque où la vie en Amérique était plus grande que nature – cette période où l'inimaginable semblait encore réalisable et où le ridicule pouvait encore devenir réalité.

Cela étant dit, cette histoire porte sur une idée qui semblait ridicule et qui ne s'est pas réalisée. Cette idée était ridicule. Mais elle était aussi totalement raisonnable.

Gardez cela à l'esprit.

Un homme d'exception

À quarante-neuf ans, Burnham avait passé sa vie d'aventurier et de mercenaire à se battre avec les Indiens d'Amérique et dans diverses guerres coloniales africaines. Sa peau, brûlée par le soleil et les intempéries, portait le souvenir de ses campagnes et, bien que de petite taille – il dépassait à peine le mètre soixante –, sa présence en imposait. Le genre bulldozer. Un admirateur le décrivit comme un “meneur d'hommes admiré de tous : talentueux, entreprenant, vif”. Il dégagait au premier coup d'œil “force et maîtrise de soi”.

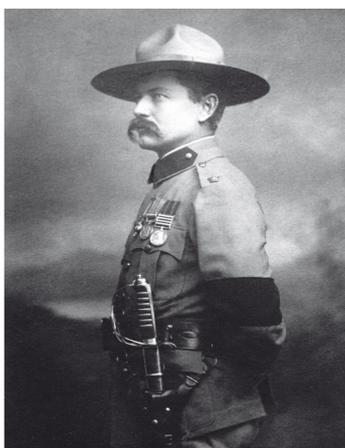
Burnham s'était fait une renommée en tant qu'éclaireur – un croisement redoutable entre le traqueur solitaire et l'espion qui n'a pas d'équivalent dans les conflits modernes. Les éclaireurs se glissaient en territoire ennemi pour obtenir des renseignements ou

pour couper les lignes de ravitaillement, ou encore rôdaient autour des campements amis pour prévenir les attaques surprises. Ils étaient disciplinés, autonomes et dotés d'une expertise hors du commun. Leur aptitude à se mouvoir dans la nature sauvage avait quelque chose de quasi surnaturel, et Burnham, surnommé "le Roi des éclaireurs", personnifiait à la perfection leur caractère et leurs exploits.

"Il s'est entraîné pour résister à la plus accablante des fatigues, des soifs, des faims et des blessures ; il a habitué son cerveau à une patience infinie, contraint chaque nerf de son corps à l'obéissance la plus absolue, et même appris à contrôler les battements de son cœur, écrivit le journaliste Richard Harding Davis. Il lit en dame Nature comme vous lisez votre journal." Un autre décrivait la vie de Burnham comme "une suite sans fin d'exploits extraordinaires".

Les gens qui avaient croisé sa route parlaient généralement de son regard désarmant. Le romancier H. Rider Haggard évoquait "ses yeux bleu-gris, francs, qui semblaient voir très loin, comme ceux de ces hommes qui scrutent perpétuellement l'océan ou les grandes plaines". Des yeux qui percevaient tout ce qui les entourait, même s'ils étaient plongés profondément dans les vôtres. "Un regard d'une acuité et d'une gentillesse stupéfiantes, qui voyait tout sans en avoir l'air", nota une femme. Assise sous un grand sycomore en Californie, elle avait écouté Burnham raconter ses souvenirs d'un siège en Afrique. Le pisteur avait soudain interrompu son récit et dit négligemment : "Nous tuerons ce serpent dès que j'aurai terminé l'histoire." Personne n'avait remarqué le crotale qui avait silencieusement glissé près d'eux.

“Les sens et l’agilité de cet homme se rapprochaient de ceux d’un prédateur sauvage”, expliqua un écrivain. Il pouvait passer deux jours et demi sans dormir. Il était capable de réparer le ressort brisé d’un revolver avec un petit bout d’os de bison. Le bruit courait qu’il pouvait sentir l’eau de loin, qu’il ne buvait que très rarement et ne fumait jamais, de peur que ses sens ne s’émoussent. Ses commandants militaires le décrivaient comme un homme moitié lièvre, moitié loup, ou comme un être “totalement dénué de peur”. Mais la chose qui impressionnait le plus chez Burnham était sa réticence à parler de son indéniable grandeur. Des années plus tard, il écrivit deux versions d’un prologue à ses Mémoires, l’une intitulée “La modeste” et l’autre “La vantarde”. “La vantarde” fanfaronnait à peine, et le dernier paragraphe de “La modeste” commençait ainsi : “Si mon histoire ressemble à un récital de vantardises, je m’en excuse.” Une de ses connaissances le considérait comme “l’être humain le plus achevé ayant jamais vécu”.



Frederick Russell Burnham.

Burnham était descendu dans cet hôtel de Pasadena pour s’adresser à la Humane Association of California, qui se réunissait

là pour son deuxième congrès annuel, un banquet où fourmillaient les bonnes âmes dévouées à la prévention de la cruauté envers les animaux. Cette société était rapidement devenue l'une des organisations civiques les plus puissantes de Californie, et Burnham, qui lançait un projet animalier pour le moins original, savait que les philanthropes réunis dans cette salle étaient des alliés potentiels. Il ne les respectait pas outre mesure, cependant. En privé, il raillait l'étroitesse d'esprit et le sentimentalisme des groupes de défense des bêtes et de leurs membres romantiques toujours prêts à sauver une mouche des crochets meurtriers de l'araignée. Il était totalement absurde, pensait Burnham, de gaspiller temps et argent pour cette cause stupide à une époque où l'Amérique était agitée de tant d'opportunités et de terreurs.

Burnham était plutôt là pour élever ces amoureux des animaux vers un objectif plus noble, pour les rassembler derrière une même idée. Une idée grandiose et brillante, une idée dans l'air du temps. Elle faisait déjà son chemin au Congrès américain grâce à un projet de loi déposé par le représentant de la Louisiane, Robert Broussard, un associé de Burnham. Theodore Roosevelt, un ami de Burnham, avait été à ce point impressionné par cette idée quelques années auparavant qu'il avait promis "son entière collaboration", rapportaient les journaux. Quelques jours avant son discours à Pasadena, Burnham avait rencontré l'ancien président à Denver, et le politicien avait réitéré son soutien. Le *New York Times* qualifiait l'idée de "pratique et opportune". Partout au pays, des éditoriaux clamaient que le temps était venu de concrétiser ce projet, ou encore qu'il n'arriverait jamais assez tôt.

L'idée consistait à importer des hippopotames d'Afrique, à les installer dans les marais qui longent la côte du Golfe, puis à les élever pour leur viande. L'idée était de transformer l'Amérique en une nation de mangeurs d'hippos.

La question de la viande

“Je ne pense pas que l'idée de l'importation puisse être écartée”, avait déclaré à la presse le représentant du Congrès Robert Broussard. Et, vraiment, pour quiconque appréciait le bon sens et la logique, l'idée était tout simplement grandiose. Les hippopotames, semblait-il, permettraient de résoudre d'un coup bon nombre de problèmes qui accablaient le pays. Pour commencer, ils constituaient une solution élégante et bien en chair à ce que les journaux appelaient désormais la “question de la viande”.

Une sérieuse pénurie de viande touchait en effet l'Amérique à cette époque. Les prix du bœuf avaient explosé à la suite du ravage des terres d'élevage par le surpâturage. L'industrie en crise peinait à satisfaire la faim de villes à la démographie galopante en raison de vagues successives d'immigrés, et d'une demande croissante de viande à l'exportation. Il y avait plus de bouches à nourrir que jamais, mais le cheptel bovin du pays perdait chaque année des millions de têtes. On envisageait à voix basse l'idée de manger du chien. La gravité de la question de la viande et l'incapacité d'y trouver une solution ingénieuse réduisaient la confiance que les États-Unis avaient en eux. Était-ce le signe troublant que cette nation ne pouvait plus croître de manière aussi

rapide et anarchique ? Qu'il existait peut-être, après tout, des limites ?

Mais, là, quelqu'un avait une réponse : hippopotames. Un haut fonctionnaire de l'Agriculture estimait qu'une armada d'hippos que l'on enverrait paître dans les bayous de Floride, du Mississippi et de la Louisiane pourrait facilement produire annuellement un million de tonnes de viande. Le représentant Robert Broussard avait envoyé un agent enquêter sur le terrain. L'homme, originaire d'Afrique du Sud, avait trouvé les marais de Louisiane "extrêmement sinistres et hostiles". ("Un silence qui vous frappe d'un sentiment d'horreur inoubliable", notait-il dans son rapport intitulé "Pourquoi et comment implanter des hippopotames dans les basses terres louisianaises".) N'empêche, l'endroit était parfait pour leur cause. Sa conclusion : "Les hippopotames n'éprouveraient aucune difficulté à vivre en Louisiane."

Apparemment, la viande de cet animal avait même bon goût, surtout les parties grasses de la poitrine, dont on tirait un délicieux "bacon de vache de lac", *dixit* un éditorialiste enthousiaste du *New York Times*. ("Coriace à l'extérieur, tout tendre à l'intérieur", écrivait un autre.) Le bureau de Broussard recevait des lettres de citoyens ordinaires qui l'admiraient pour son sens de l'initiative et son ingéniosité. Certains se portaient même volontaires pour l'expédition qui ramènerait au pays ces grosses bêtes.

Il était facile, au cours de cette crise, qui prit de l'ampleur en 1910, de se laisser séduire par les atouts du plan "hippopotames", d'y voir non seulement une manière d'échapper à une famine désastreuse, mais aussi un espoir pour l'Amérique de retrouver sa

grandeur. La génération de Burnham avait vu le chemin de fer se dérouler dans la nature sauvage, et les chasseurs anéantir les hordes géantes de bisons et de pigeons migrateurs. L'Amérique avait pêché le poisson de ses rivières à la dynamite, dragué ses cours d'eau, abattu et brûlé ses forêts, et gratté le minerai d'argent jusqu'au cœur de ce qui avait autrefois été des montagnes. Tant de choses avaient été accomplies, et tant de choses avaient été prises. Il était clair désormais que cette terre apparemment sans fin avait des limites, et une étrange impression d'errer sans but entre deux frontières s'était emparée des gens. Dans tout le pays soufflait un vent de "Et maintenant ?". Question qui en amenait une autre : "Qu'avons-nous fait ?"

Burnham voyait plutôt là une occasion pour le pays de s'accorder un répit, de se rassembler, puis de repartir à nouveau, en faisant preuve de plus de sagesse cette fois. "Ne répétons pas les mêmes erreurs, lança-t-il ce soir-là à Pasadena devant la Humane Association. Cette nation a atteint un stade de son développement où nous devrions dresser le bilan de nos ressources et les utiliser pleinement de manière intelligente. Nous avons laissé sur ce continent tant de lieux à l'abandon, réduits au silence et dépourvus de toute activité. L'heure est venue d'en faire bon usage. Il est en notre pouvoir de les peupler d'animaux merveilleux et utiles."